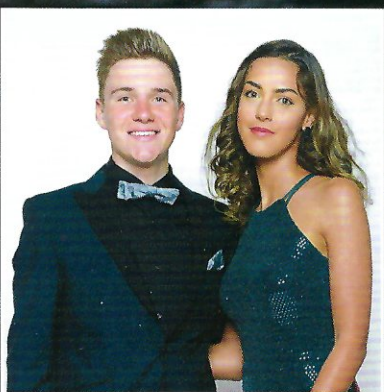


Le scientifique Damien Ernst
« MINISTRE DE
L'ÉNERGIE, CELA NE ME
DÉPLAIRAIT PAS »

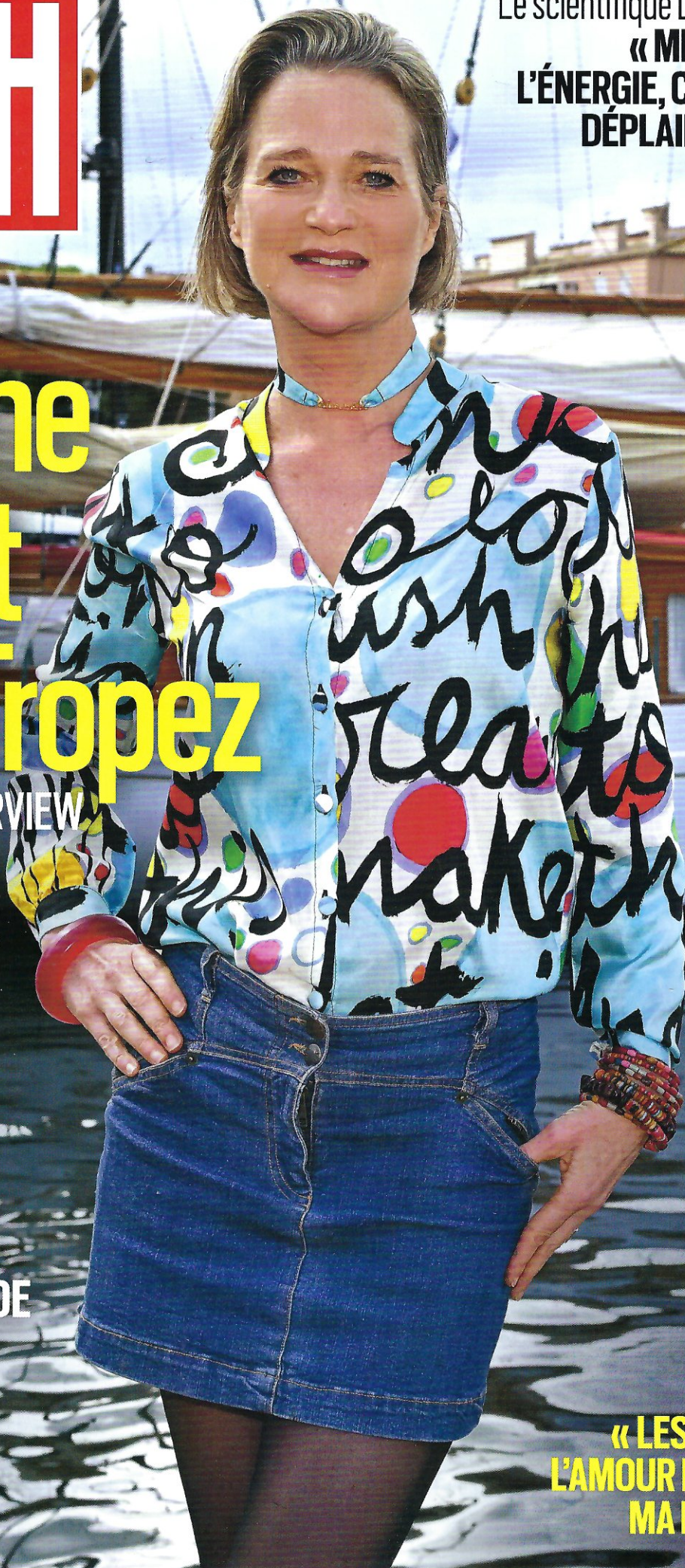
EXCLUSIF

Delphine séduit Saint-Tropez

REPORTAGE ET INTERVIEW
EN TOUTE LIBERTÉ



Remco Evenepoel
CHAMPION DU MONDE
LE TRIOMPHE
DE L'AMOUR



FLORENCE
FORESTIER

« LES HOMMES
L'AMOUR PHYSIQUE
MA DÉPRIME »

WWW.PARISMATCH.BE



5 413645 300049

41

BELGIUM 3,50 € / DU 29 SEPTEMBRE AU 3 OCTOBRE 2022 / PHOTO BRUNO BEBERT/ISTOCK/PHOTO NEWS / SOMMAIRE P. 37 / HEBDOMADAIRE DEPUIS BRUXELLES X



Sur le port de la célèbre station balnéaire, Delphine de Saxe-Cobourg pose avec son mari Jim O'Hare. Ci-dessous, dans la galerie de Guy Pieters, les amateurs d'art attendent une dédicace du livre de son exposition.



DELPHINE UNE PRINCESSE À SAINT-TROPEZ

Dans la galerie de Guy Pieters, place des Lices, à l'occasion des Voiles de Saint-Tropez qui drainent un public international dans la cité balnéaire, la fille d'Albert II lance sa nouvelle exposition aux accents autobiographiques : « What Is To Come Is Better Than What Was » (L'avenir est meilleur que le passé). Un événement grand format qui se déploie sur plusieurs niveaux. Un happening en soi.

INTERVIEW EMMANUELLE JOWA / PHOTOS BRUNO BEBERT





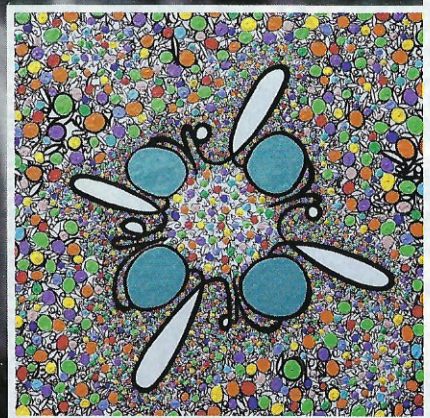
Passant devant le café Sénéquier, la célèbre taverne-pâtisserie de Saint-Tropez mise à l'honneur par de nombreux films comme « Et Dieu... créa la femme » et « Le Gendarme de Saint-Tropez », Delphine ne laisse personne indifférent.

Devant chez Sénéquier, les touristes de septembre la reconnaissent

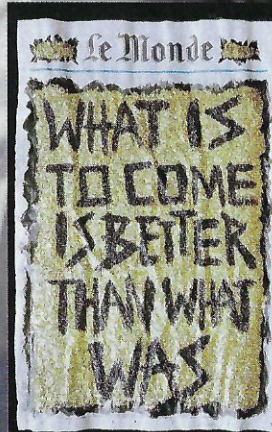
■ C'est l'effervescence à Saint-Tropez: les Voiles, «premier événement du genre de la façade Méditerranée», y sont un moment sacré. Rassemblant voiliers modernes et yachts, elles amènent une clientèle cosmopolite de haut vol, attirée par l'art. Des panneaux géants annoncent l'exposition de Delphine. L'artiste, qui a fait de sa vie une œuvre, est reconnue par les vacanciers d'automne.



Bien dans sa peau car enfin jugée à sa juste valeur, la fille d'Albert II fait l'unanimité dans le sud de la France. L'exposition de ses œuvres à la Fondation Linda et Guy Pieters est un authentique événement.



Les plates-formes virtuelles soulignent son caractère d'artiste « non conformiste et coloriste ». « Ses œuvres sont vibrantes, ludiques et excentriques, capables d'inspirer avec amour les personnes dépossédées, tout en ramenant brusquement à la réalité les puissants et les orgueilleux. » Ci-dessus, la peinture géante « Love Bomb ». Ci-dessous, sa transformation des unes de grands quotidiens comme Le Monde en messages d'espoir.



« Je nie le négatif pour ne garder que le meilleur des choses »

Par Emmanuelle Jowa

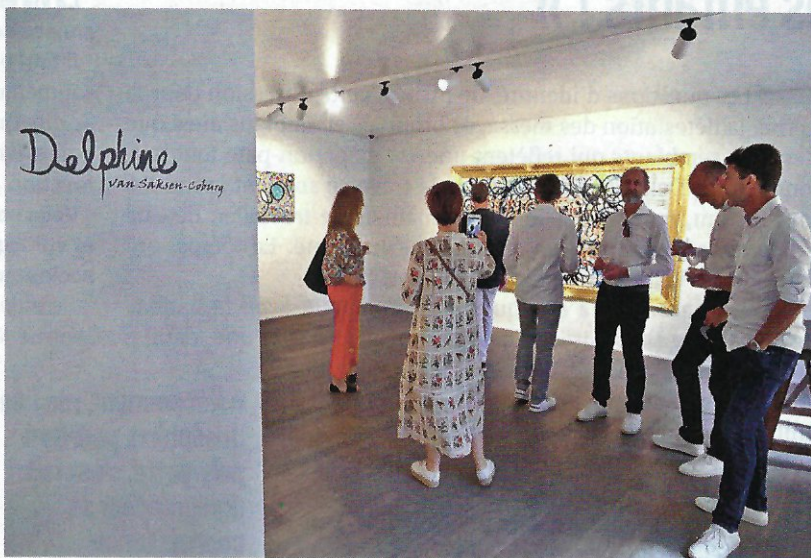
Dans chaque pièce de la galerie de la place des Lices brille un tableau de trois mètres avec cette phrase : «What Is To Come Is Better Than What Was». L'œuvre est flanquée de peintures géantes sous le titre générique «Love». Dont «Love on Fire», «Love Bomb» ou «Love Everywhere».

Cela fait partie de ce «brainwashing» que Delphine pratique depuis des années. «Il ne faut jamais oublier d'aimer son existence. Ne prenez rien pour acquis et chérissez la vie. J'ai eu beaucoup de mal, dans ma jeunesse, à imaginer prendre de l'âge. On croit qu'on va vivre toujours et, tout à coup, on réalise que le temps est compté et on se dit "Merde alors !" J'ai donc développé cette forme d'obsession et j'écris "Love" partout.»

Elle transforme aussi les unes de grands quotidiens comme Le Monde en messages d'espoir. Une façon de dédramatiser l'info, sans candeur ni option «Disney», mais avec cette volonté de positiver. «La peur paralyse. Il faut bien sûr vivre pleinement dans la réalité, mais en extraire ce qui nous porte.»

La princesse de Saxe-Cobourg nous montre ensuite ce tableau intitulé «Even On a Stormy Day» (Même un jour de tempête), sur lequel apparaît la phrase «Everything Is Going To Be Fine» (Tout ira bien). Ce message que l'on diffuse aux enfants comme aux adultes. Des mots d'apaisement qui synthétisent sans doute le mieux son état d'esprit d'aujourd'hui, une sérénité avec, en retrait, un contexte d'agitation, de chaos. Répéter les choses calmement, y croire, et l'inespéré se produit parfois.

La phrase est écrite sur un fond coloré, en lettres pointues qui rappellent le style des graffitis punkisants des années Thatcher. En fond, derrière des couleurs qui se brouillent, comme un conflit qu'on aurait effacé du bout du doigt, on trouve une énorme mêlée bédéesque dont on ne verrait pas le cœur mais seulement quelques projections, les effets les plus éloignés. «Ce fond très vif, qui évoque une tempête,



Dans un espace haut de gamme, l'expo attire toutes les générations.

pourrait être perçu comme sarcastique, ou ironique. Comme s'il y avait une guerre derrière que j'embellis avec des couleurs, avec des explosions cachées en fond.»

Les injonctions à l'optimisme se succèdent. Delphine nous montre aussi ce miroir géant qui figure en bonne place dans l'expo. Il est entouré d'un cadre à moulures dorées, à l'ancienne. Comme ces cadres classiques ou rococo, selon les époques, qui valorisaient les portraits de famille. «Avec le petit chien dans le jardin», sourit-elle.

Sur le miroir, la phrase «I Love You», gravée à l'acide, éraflures larges, presque une balafre. Le message, précise-t-elle, s'adresse à celui qui se regarde, à soi-même : «Ne jamais oublier de s'aimer soi-même. Quand j'étais jeune, il y a eu des moments où je ne m'aimais pas. Je ne suis pas la seule, bien sûr. Il faut apprendre à s'aimer. Cet "I Love You" est destiné à soi. Vous vous regardez et vous devez avoir confiance.»

Elle a le talent des mots directs. Explicites. En anglais souvent, espéranto de l'art. Cette force universelle qu'elle aime faire surgir où qu'elle soit. Tous ces slogans, bouts de phrases, expressions consacrées ont été, insiste-t-elle, son «outil de survie pendant les périodes difficiles». Une technique d'autopersuasion en format «long process». «En traversant, comme nous tous, des montagnes de difficultés et de challenges, je me répète comme un mantra des phrases pour survivre. Ça me lave le cerveau. Et quand on se les dit assez souvent, ça acquiert une forme de réalité.» Elle décrit ce phénomène comme une forme de déni inversé : «Je nie en quelque sorte le négatif pour ne garder que le meilleur des choses.» Le leitmotiv positif de la confiance en soi, de la force tranquille, bûcheuse, Delphine l'applique à la lettre. Du moins, elle s'y emploie en bossant très dur et en transmettant des valeurs costaudes à ses enfants. Et veille à éviter le syndrome du «menton haut» de la «stiff upper lip» – les lèvres pincées –, une forme d'arrogance. Elle est faite de ces paradoxes qui l'ont à la fois fragilisée et renforcée : du questionnement légitime sur sa filiation à sa victoire si belle, il y eut des péripéties noires. **[SUITE PAGE 16]**

« Je me répète, comme un mantra, des phrases pour survivre »



Delphine se fait photographier avec un groupe de touristes.

« Bon sang, ne vous en prenez pas à mes enfants ! »

Les questions d'identité, de justice, cette obsession pour la vérité, la détestation des messages brouillés et ambigus ainsi que des faux-semblants qui reflètent une vie en carton-pâte font toujours vibrer Delphine. Cette poésie la traverse souvent la nuit. À tout instant, en vérité. Elle n'arrête jamais de travailler, déteste l'idée de la «vacance» au sens initial du terme. Le temps, qui s'écoule si vite, est notre bien le plus précieux.

Elle nous a dit il y a quelques années qu'elle avait la hantise de disparaître sans laisser à ses enfants le confort d'une identité propre, totale, vraie, responsable. C'est désormais chose faite, mais elle ne baisse pas les bras. Il lui faut porter ceux qu'elle aime aussi loin qu'elle le pourra. Cette dynamique qui la traverse, elle la propulse sur ses toiles immenses.

Oscar, de retour de l'école, pousse une tête dans la salle de séjour. Il fonce vers son ballon de foot dans le jardin. «Il me fait beaucoup rire», dit Delphine, qui nous donne quelques exemples savoureux des farces virtuelles d'un pré-ado.

Elle s'est construite et ce travail de longue haleine, elle entend en faire profiter sa progéniture. En suivant de près leur scolarité, leur éducation, leurs petites misères aussi. Le moindre écueil est décortiqué, pris à bras-le-corps. «Récemment, ma fille Joséphine, pourtant polyglotte, s'est fait dénigrer pour sa connaissance prétendument lacunaire du néerlandais. C'est tellement injuste, tout simplement une "fake news" qui, de plus, se répercute d'un média à l'autre sans vérification. Elle n'a pas encore 19 ans, a étudié le flamand durant douze ans et se débrouille bien. Elle parle aussi l'anglais et se débrouille en espagnol. J'ignore d'où viennent ces ragots. Ça, c'est du harcèlement! C'est s'en prendre à une cible facile et innocente. Cela me rend furieuse, mais je ne veux pas fragiliser mes enfants avec de telles absurdités. Je suis comme une lionne pour les défendre.» Frémissante, elle lance cette mise en garde: «Don't fucking pick on my kids!» En version soft: «Bon sang, ne vous en prenez pas à mes enfants!»

Paris Match. Vous travaillez dur, comme une artiste qui se lance. C'est le secret du succès et de la longévité ?

Delphine, princesse de Saxe-Cobourg. Les artistes connus sont souvent des artistes morts. Mais quand on a la cinquantaine aujourd'hui, on est encore jeune, on est censé avoir encore une carrière devant soi, dans ce métier en tout cas. Voyez les Jeff Koons, Jan Fabre, Wim Delvoye... Si je peux garder la forme, j'aimerais travailler jusqu'à 99 ans au moins.

Vos œuvres traduisent souvent des messages d'encouragement.

J'aime créer à partir d'un ressenti qui m'est propre ou qui nous concerne tous. Il faut pouvoir s'accrocher à certaines images et messages. Je suis sensible à ce qui se passe dans le monde, dans ma famille, partout... Plus on vit, plus on est déçu par un tas de choses. L'être humain peut être mauvais. Je crois que les concepts positifs peuvent empêcher cette négativité de pénétrer dans notre système. Les phrases que je scande, les messages d'optimisme que je cultive, j'en fais des œuvres d'art que je partage. J'en suis très

fière car les gens viennent les voir, me disent que ça leur fait du bien, les fait sourire, leur donne de l'espoir. Je suis convaincue que l'art peut aider tout un chacun.

La vie est courte. Peut-on se permettre le luxe de couvrir durant des années de grosses rancœurs, rancunes ou colères ?

Il faut parfois régler certaines choses, se sentir clean par rapport à soi-même, mais aussi perdre le moins de temps possible. On devrait se dire qu'on n'a pas le temps, en effet, de rester fâchés. La colère qui revient en boucle fiche notre système en l'air. Ceci dit, elle a une fonction aussi. Elle peut nous faire faire des choses extraordinaires.

Vous nous montrez un sac frappé du logo « Emotional Luggage » et sur lequel vous avez accroché un pin's avec la mascotte de l'association Warme William.

J'essaie de partager, à travers certaines actions caritatives comme Warme William, ma vision de l'art en tant que thérapie dans le quotidien de jeunes qui ont du mal à s'exprimer ou que l'on n'écoute pas, et qui en sont parfois réduits à commettre des actes désespérés. Certains souffrent de mal-être mental, vivent dans l'angoisse avec ces crises que nous traversons. Parfois aussi, c'est lié à un environnement familial. Il faut les empêcher de sombrer.

Vous êtes vous-même très attentive à l'éducation de vos enfants, à leur épanouissement. La reconnaissance de votre statut a-t-elle contribué à une plus grande sérénité pour Joséphine et Oscar ?

Cela a engendré un apaisement. J'ai été écoutée et cela fait du bien à tout le monde.

Indirectement, ont-ils été entendus aussi ?

Bien sûr, cela aura un impact sur leur vie. La vérité est établie. À travers mon vécu, je me sens très attirée par les enfants qu'on n'entend pas, qui sont dans le repli sur soi. Je sais de quoi je parle.

Joséphine prépare sa rentrée dans une université aux Pays-Bas. Elle s'intéresse notamment aux droits de l'homme.

Oui. Et plus largement aux sciences sociales. Elle est inscrite dans la filière des Liberal Arts and Sciences. Elle va y suivre des cours en anglais. D'où peut-être cette «fake news» selon laquelle elle ne connaîtrait pas le néerlandais? J'en fulmine encore!

Il y a quelque temps, vous nous aviez confié que le roi Albert avait rencontré vos enfants. Que dire de l'accueil qui leur a été réservé dans la famille royale ? Sont-ils bien acceptés désormais ?

Sans doute. Mais il faut du temps pour que les choses se nouent et se développent. J'espère que tout cela va se mettre en place et que l'harmonie régnera entre les nouvelles générations.

Avez-vous pu approfondir un peu la relation avec votre père ? Votre regard sur lui a-t-il évolué ces dernières années ? Votre lien est-il plus filial ?

Quand on s'est retrouvés la première fois après de longues années, c'était comme si on ne s'était pas quittés. Depuis, le ressenti est le même, et nous avons tout de même pas mal de choses en commun.

Regrettez-vous qu'il n'y ait pas plus d'entrevues, de rencontres ?

Il ne faut pas nécessairement se voir plus, mais simplement accepter que tout se normalise. Faire en sorte qu'il n'y ait plus de tabous. Mais une fois encore, cela doit se faire progressivement.

Vous étiez réunis le 10 septembre dernier pour le mariage de Maria Laura, fille de votre demi-sœur la princesse Astrid. Lors de votre première rencontre, vous aviez ressenti avec cette dernière une forme de sororité immédiate, un lien du sang.

C'est vrai. Et cette connexion s'est confirmée encore. Le contact entre nous est excellent. Astrid, Lorenz et leurs enfants nous ont vraiment bien accueillis lors du mariage. Cela faisait particulièrement chaud au cœur de voir la façon dont les frères et sœurs de Maria Laura ont travaillé en équipe pour rendre l'événement plus spécial encore.

Vous avez assisté ce 21 juillet dernier à votre deuxième fête nationale dans les tribunes royales. Vous sentiez-vous plus à l'aise que l'année précédente ?

C'était un peu moins stressant. Il y a un an, nous avions tous un poids important sur les épaules, il y avait eu les inondations dans le pays, de nombreux désastres. Une forte émotion flottait dans l'air et, en voyant les performances des artistes belges, j'ai eu envie de pleurer. Cette fête nationale était sans doute moins directement teintée de drames et au moins s'est-elle déroulée sans masques sanitaires. Mais avec en toile de fond ces crises lancinantes et omniprésentes : climatique, économique, conflits armés... Ça me touche énormément aussi, d'où ce message de paix et d'espoir que j'ai souhaité mettre dans le choix de ma robe, signée par le jeune créateur belge Pol Vogels. Nous y avons ajouté une colombe. Je trouvais ce message important. Il était raccord avec les uniformes militaires d'Astrid et de Laurent. Il a été intégré dans la parade, en quelque sorte. Je voulais aussi ce léger décalage. C'est mon uniforme à moi, il est plus artistique, mais le message est identique ! Je ne veux pas me prendre trop au sérieux. Ça m'a fait plaisir de faire partie de la famille et de pouvoir aider ce styliste débordant de talent.

Vos impressions quant au roi Philippe ont été d'emblée positives. Le connaissez-vous mieux aujourd'hui ?

Dès notre première rencontre, j'ai senti quelque chose de très fort et agréable, quelqu'un de très vrai. Philippe est serein. Nous partageons le goût de l'art, il a cette fibre artistique en lui aussi. Non seulement il a du talent, mais il est passionné par l'art ! Nous en avons beaucoup parlé. Ce langage nous rapproche. Nous avons, je le ressens, beaucoup en commun. C'est une personne dont je me sens proche.

Plus largement, comment est perçu votre art dans la famille ?

Je dois en tout cas tordre le cou à une info qui a beaucoup circulé, qui disait qu'une partie de ma famille n'approuvait pas certains de mes projets. À ma connaissance, c'est faux. C'est une façon malsaine de créer une zizanie artificielle, comme si une forme d'harmonie gênait, comme si le public n'aimait que les catastrophes.

Votre changement de statut a-t-il induit une modification dans votre rapport aux autres ?

La large majorité des personnes que je rencontre sont adorables. Mais aux yeux de certains milieux, on sera toujours les bâtards et on nous le rappellera. Il y a aussi le côté « on t'aime bien mais on aurait préféré que tu ne prennes pas le titre ». Pourtant, en ce qui me concerne, je n'ai absolument pas changé. Quand j'ai demandé le titre, c'était, de fait, pour répondre à cette notion d'égalité entre les enfants consacrée par la Cour européenne des droits de l'homme (qui interdit toute différence entre les enfants nés dans le mariage ou hors de celui-ci, NDLR). Cette égalité, je tiens à ce qu'elle soit scrupuleusement respectée à tous les niveaux, en particulier pour mes enfants. N'oublions pas le tombereau d'insultes que j'ai endurées. Ces mots inadmissibles ont naturellement orienté ma décision. Et je n'ai aucun regret là-dessus, au contraire, car refuser un titre peut paraître digne ou glorieux au départ, mais après,

qui s'en souvient ? Personne. C'est vite oublié dans le regard du monde. Et puis ici, on parle de faits, point.

Ce fleuve orduier s'est-il tari ?

Oui, tout de même ! Une fois que juge a acté la reconnaissance et a mis fin à la saga judiciaire, ces voix ouvertement insultantes se sont tues.

De nombreuses personnes en quête d'identité, nées sous X notamment, vous font part de leur reconnaissance, et ce depuis longtemps déjà.

Oui, mais entre-temps, depuis l'aboutissement de mon combat et la diffusion de mon documentaire, vu par plus de deux millions de personnes en Belgique et diffusé dans une quinzaine de pays, les choses ont pris une ampleur incroyable. Il continue de faire son chemin à travers le réseau de Warner Bros et HBO Max. Ils sont désormais des milliers, notamment des enfants, à me contacter avec des mots magnifiques pour me remercier d'avoir exprimé les choses haut et fort, d'avoir poursuivi ma quête. La plupart de ces contacts de l'étranger ne me connaissent pas avant. Il y a eu tant de mots extraordinaires. J'aimerais pouvoir les conserver, les immortaliser. — Emmanuelle Jowa

« What Is To Come Is Better Than What Was », jusqu'au 30 octobre 2022. Fondation Linda et Guy Pieters, place des Lices 28, boulevard Vasserot, 83990 Saint-Tropez. www.fondationlgp.com



Sur le miroir, la phrase « I Love You » : « Ne jamais oublier de s'aimer soi-même. Quand j'étais jeune, il y a eu des moments où je ne m'aimais pas. Je ne suis pas la seule, bien sûr », confie Delphine.